

**John Horne (dir.), Vers la guerre totale. Le tournant de
1914-1915**

Elise Julien

► **To cite this version:**

Elise Julien. John Horne (dir.), Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915. 2011, pp.209-211.
10.3917/rhmc.584.0209 . hal-03218405

HAL Id: hal-03218405

<https://hal.univ-lille.fr/hal-03218405>

Submitted on 12 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

John Horne (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, 343 p. [ISBN 978-2-84734-716-6]

Vers la guerre totale est issu d'un colloque organisé à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne en 2005 sur le thème : « Grande Guerre et violences extrêmes : le tournant de 1915 ». Les actes en sont publiés sous la direction de John Horne, Professeur au *Trinity College* de Dublin et membre du Comité directeur du Centre international de recherche de l'Historial¹. Au-delà de l'effet commémoratif qui invite à envisager des anniversaires ronds (de ce point de vue, la série du centenaire s'annonce prolixe), on pourrait au premier abord douter de la pertinence à placer en 1915 un tournant de la guerre que l'on a davantage l'habitude de voir en 1917, lorsque d'importants événements (l'entrée en guerre des États-Unis, les révolutions russes, l'essor des mouvements sociaux et des mutineries) changent la donne stratégique et commencent à dessiner l'issue du conflit. Le présent ouvrage répond cependant à une autre logique : il s'agit moins d'analyser l'équilibre entre belligérants que de se pencher plus fondamentalement sur leur engagement dans le conflit.

En introduction, **John Horne** souligne que les héritages de la période antérieure n'enlèvent rien à la « rupture » profonde que constitue le début de la guerre : le conflit s'étend rapidement en Europe et dans le monde, la violence s'y déchaîne contre les combattants et les populations civiles, la vie politique et culturelle se cristallise autour de la communauté nationale. Dès lors, la guerre doit être progressivement apprivoisée et maîtrisée pour permettre la victoire. Les belligérants creusent des tranchées en réponse à la brutalité des combats, ils développent l'artillerie dans une stratégie d'usure, ils se lancent dans une escalade technologique pour revenir à l'offensive, ils s'engagent dans un affrontement économique par tous les moyens. Ces dynamiques poussent à la mobilisation de l'ensemble des sociétés et des ressources (y compris celles des empires), et c'est dans cette adaptation qu'il faut repérer le « tournant » de la guerre. Celui-ci résulte d'une tension entre normes et actes, qui débouche sur un renversement progressif des perspectives politiques et morales et sur une évolution vers « autre chose » : vers la guerre totale. Si la distinction conceptuelle est ainsi nette entre la « rupture » du début de la guerre et le « tournant » qui lui succède, l'élargissement de la chronologie à 1914-1915 pour la publication des actes laisse ouverte la question de savoir ce qui fait précisément l'objet de l'ouvrage.

¹ Ce dernier s'intéresse particulièrement à l'histoire transnationale de la Première Guerre mondiale et à l'histoire sociale et culturelle de la France au XXe siècle. Il a notamment dirigé un volume intitulé *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, 1997, ainsi qu'une monographie avec Alan Kramer, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, 2001.

En ouverture de la première partie sur « les violences du champ de bataille », **Stéphane Audoin-Rouzeau** traite ainsi de l'irruption de la violence extrême au début du conflit. Outre les taux de mortalité faramineux des premiers mois et l'usage d'armes particulièrement destructrices, il relève une large gamme de comportements qui traduisent une « brutalisation » rapide du conflit, distincte de la « totalisation » progressive de la guerre qui commence en 1915. En se fixant sur la rupture de 1914, Audoin-Rouzeau veut avant tout poser la question d'une intelligence globale du conflit. La perspective est différente chez **Anne Duménil** : partant du même postulat d'un basculement radical dans la violence à l'été 1914, elle s'attache bien plutôt au processus d'adaptation des combattants allemands à l'« état » de guerre. La tension qui se joue entre culture militaire et apprentissage de la tranchée est telle que les éléments en place pour un tournant tactique ne débouchent pas avant 1916-1917 sur une reconnaissance de l'autonomie des combattants. De la même manière, les combattants français étudiés par **John Horne** sont pris entre leurs cadres mentaux hérités et la nécessité d'organiser leur survie. Cette dissociation cognitive suscite tôt des tensions, mais elle ne débouche sur des mutineries qu'en 1917. Dans les deux cas, le tournant est finalement tardif. Quant à **Anne Rasmussen**, elle se penche sur l'enrôlement des sciences et des techniques dans le conflit et montre que malgré l'importance tactique des progrès réalisés en 1915 (rationalisation, adaptation, innovation), leur portée reste avant tout symbolique : la science contribue à transformer la représentation et les valeurs du combat, tandis qu'elle se trouve renforcée comme élément déterminant de la victoire. Elle participe finalement d'une mobilisation élargie à l'ensemble de la société, prodrome d'une totalisation du conflit.

La deuxième partie est consacrée aux « violences contre les civils et les prisonniers de guerre ». Pour commencer, **Sophie de Schaepdrijver** s'attache à faire apparaître les logiques sous-jacentes aux occupations militaires qui se mettent en place après la stabilisation des fronts. Dans le cas belge, elle distingue une période « constructive », durant laquelle l'occupant allemand est en quête d'acceptation, et une période « dure », durant laquelle l'exploitation est plus intense et la brutalité plus nette (déportations de travail en 1916). 1915 constituerait un « interlude » entre la violence de l'invasion et le durcissement de l'occupation. Sur le même sujet, **Annie Deperchin et Laurence von Ypersele** rappellent la confiance que les populations portent au droit pour les protéger de l'occupant. Cette confiance se heurte à la réalité imposée par les Allemands, celle d'une brutalité considérée comme intrinsèque à la guerre et qui se renforce progressivement. A partir de 1916, il devient clair que le droit ne sera plus d'aucun secours jusqu'à la libération et la paix. Pour expliquer le durcissement généralement constaté,

l'article de **Gerd Krumeich** apporte un éclairage essentiel sur le blocus maritime subi par les empires centraux. Krumeich y voit à juste titre un facteur de totalisation économique et morale du conflit, qui poussera au recours à la guerre sous-marine et même à la rupture avec les Etats-Unis. En 1915, le blocus ne fait encore que légitimer l'exploitation intensive des zones occupées ; en 1916, son durcissement par la Grande-Bretagne entraîne des mesures de rétorsion appuyées sur une bonne conscience accrue. Sur le front Est, dans un contexte de retraite et de politique de la terre brûlée, **Peter Holquist** montre qu'à partir de 1915 l'antisémitisme sert de catalyseur à l'espionnage. Cet antisémitisme n'est néanmoins pas une nouveauté et il reste en outre limité car il est critiqué à la fois par l'Etat et par les Alliés. On reste très loin de la totalisation de la Seconde Guerre mondiale, qui s'appuiera sur un programme idéologique initié par l'Etat. **Heather Jones** se penche quant à elle sur l'épidémie de typhus qui ravage les camps allemands en 1915. Aux yeux des Allemands, les prisonniers constituent une menace dont il faut préserver la population ; aux yeux des Alliés, ces prisonniers sont des victimes de la barbarie des Allemands et de leurs conditions d'hygiène déplorables. L'épidémie ne fait alors que renforcer l'antagonisme entre belligérants.

La troisième et dernière partie est consacrée au « génocide arménien ». Si celui-ci se déroule en 1915, le propos se concentre ici moins sur la notion de tournant que sur une explication pédagogique des tenants et des aboutissants de ce tragique épisode. **Donald Bloxham** revient ainsi sur les causes de la destruction des Arméniens ottomans, depuis la crise d'Orient des années 1870 jusqu'aux conditions particulières de la guerre mondiale, dans laquelle le traitement des Arméniens suit de près le déroulement du conflit. **Hamit Bozarslan** insiste pour sa part sur le poids du discours des Jeunes turcs dans la genèse du génocide. Au total, choix de la mobilisation nationale sur des critères ethniques, série de défaites, crainte de l'invasion et peur paranoïaque de l'ennemi intérieur se cumulent pour conduire au génocide d'un peuple. Sur le plan international, **Annette Becker et Jay Winter** montrent que le massacre des Arméniens est connu dès 1915 et que sa dénonciation en fait un front secondaire de propagande anti-allemande. Dans la perspective globale de l'ouvrage, le génocide traduit surtout une logique de mobilisation poussée à l'extrême, selon le principe des nationalités : il se trouve dès lors au cœur de la reconfiguration des violences qui marque le tournant vers la guerre totale.

Finalement, l'ouvrage mérite mieux que la conclusion qui l'achève. Dans la continuité de l'introduction, les contributions font preuve de nuance et d'une grande finesse d'analyse. L'ensemble montre d'abord le poids des héritages mentaux et permet de rappeler que les représailles ethniques tout comme les violences de la guerre industrielle apparaissent bien avant

1915. Il montre aussi que la logique de totalisation du conflit est une tendance à l'escalade qui dépasse de loin la seule année 1915 et même la Première Guerre mondiale. Le titre *Vers la guerre totale* exprime ainsi une prudence justifiée, alors même que la notion de guerre totale reste fortement débattue². L'ensemble montre enfin la diversité des situations et des comportements au début du conflit, ainsi que les difficultés d'adaptation, tant des militaires que des civils, à l'état de guerre. Certes, on peut avoir l'impression que les contributions ne s'accordent pas toujours sur leur objet, si l'on considère la variété des termes utilisés (rupture, tournant, basculement, renversement, charnière, escalade, interlude...) et la variété des chronologies retenues : si une rupture a lieu dès 1914, les efforts d'adaptation se développent à partir de 1915, mais le durcissement des occupations intervient en 1916 et le tournant tactique se fait sentir chez les combattants vers 1917. C'est que l'ouvrage met moins en valeur un objet parfaitement circonscrit et cohérent que la multiplicité des aspects d'un processus complexe, passionnant mais difficile à saisir, et que la recherche est sans doute loin d'avoir épuisé.

Élise JULIEN,
Institut d'Etudes politiques (IEP) de Lille,
Institut de Recherche en histoire du Septentrion (IRHiS)

² Sur l'idée de guerre totale, voir : Roger Chickering, Stig Förster (dir.), *Great War, Total War, Combat and Mobilization on the Western Front 1914-1918*, Cambridge University Press, 2000, 525 p.